Réveillez-vous!

Qu'est-ce que le bahaïsme?

PAGE 4

Le Honduras acclame son nouveau président

PAGE 8

Les écoles américaines

PAGE 9

Gardez-vous de l'adultère «artificiel»

PAGE 12

8 JUILLET 1958

LA MISSION DE CE PÉRIODIQUE

Les sources d'information capables de vous tenir en éveil devant les problèmes vitaux de notre époque doivent être affranchies de la censure et ne jamais servir des intérêts particuliers. « Réveillez-vous! » jouit d'une telle liberté. Il fait face aux réalités et publie librement les faits. Il n'est esclave d'aucune ambition ni obligation politiques et n'est pas asservi aux faiseurs de publicité dont la susceptibilité doit être ménagée. Les antiques traditions ne l'influencent pas. Pour vous parler sans contrainte, il garde son indépendance, mais n'en abuse pas et maintient son intégrité envers la vérité.

Ce périodique a recours aux agences d'information, mais ne dépend d'aucune. Il a des correspondants dans le monde entier et leurs reportages non censurés paraissent dans ses colonnes. Son point de vue est international. Imprimé en plusieurs langues, il est diffusé dans de nombreux pays et peut être lu par jeunes et vieux. Il traite de sujets variés tels que: Politique, commerce, religion, histoire, géographie, science, conditions sociales, merveilles de la nature, etc. On peut dire que son champ d'investigation est aussi vaste que la terre et aussi élevé que les cieux.

« Réveillez-vous! » s'engage à suivre des principes justes, à démasquer des ennemis cachés, à mettre en garde contre des périls insoupçonnés, à défendre la liberté de chacun, à consoler les affligés et à réconforter ceux que découragent les échecs répétés d'un monde inique. Il donne en outre l'espérance certaine de l'établissement d'un Monde Nouveau fondé sur la justice.

Familiarisez-vous avec ce périodique! Tenez-vous éveillé en lisant « Réveillez-vous! »

Périodique bimensuel — Imprimerie:

WATCH TOWER BIBLE & TRACT SOCIETY

117, Adams Street — Brooklyn 1, N. Y., U. S. A.

N. H. Knorr, Président — Grant Suiter, Secrétaire

Filiale en Suisse: 39, Allmendstrasse, Berne 22

Editeur pour la Suisse: ASSOCIATION DES TÉMOINS DE JÉHOVAH DE SUISSE

Rédacteur responsable: Alfred Rutimann

Tirage total: 2 700 000 exemplaires **Le numéro: 20 fr. en France, 2 fr. 50 en Belgique, 5 cents au Canada, 25 ct. en Suisse**

« Réveillez-vous! » est publié en 17 langues:

Bimensuel — afrikaans, allemand, anglais, danois, espagnol, finlandais, français, grec, hollandais, italien, japonais, norvégien, portugais, suédois.

Mensuel — cinyanja, indonésien, ukrainien.

Bureaux	Abonnement annuel (éditions bimensuelles)
Amérique, U.S., 117 Adams St., Brooklyn 1, N.Y.	$ 1
Belgique, 28, av. Gén. Eisenhower, Bruxelles 3	50 fr.
Canada, 150 Bridgeland Ave., Toronto 19	$ 1
France, Les Témoins de Jéhovah, 3, Villa Guibert, Paris 16e	400 fr.
Suisse, 39, Allmendstrasse, Berne 22	5 fr.

Le tarif pour les éditions mensuelles est moitié moindre.

Le montant de l'abonnement devrait être envoyé au bureau de votre pays, en observant les prescriptions donnant toute garantie pour les paiements. Berne accepte les versements des pays dans lesquels l'Association n'a pas de bureau, mais seulement sous forme de mandat international. **Une fiche de renouvellement** est insérée dans les deux derniers numéros avant l'échéance de votre abonnement.

CHANGEMENT D'ADRESSE: Veuillez nous le signaler trente jours avant votre départ, en nous donnant la nouvelle et l'ancienne adresse (renvoyez-nous, si possible, la dernière bande d'envoi). Ecrivez au bureau de votre pays ou, à défaut, à 39, Allmendstrasse, Berne 22, Suisse.

Awake! Semimonthly — French edition
Printed in Switzerland

Sauf indication, la Bible citée dans « Réveillez-vous! » est la version de Louis Segond.
Les abréviations accompagnant certaines citations renvoient aux versions bibliques suivantes:

AC – Version de l'abbé Crampon, édition de 1905
Da – Version de J.-N. Darby
Jé – Bible de Jérusalem
Li – Version du cardinal Liénart
NW – New World Translation of the Holy Scriptures
Sy – Version Synodale

SOMMAIRE

L'université, la moralité et la culture 3

Qu'est-ce que le bahaïsme? 4

Visitons New-York 5

Le Honduras acclame son nouveau président 8

Les écoles américaines 9

Une civilisation matérialiste condamnée 11

« Ta parole est la vérité »
Gardez-vous de l'adultère « artificiel » 12

Les feuilles « domestiquées » 13

Les Témoins de Jéhovah prêchent par toute la terre
Nyassaland 14

Connaissez-vous la réponse? 14

Coup d'œil sur le monde 15

Réveillez-vous!
« C'est l'heure de nous réveiller enfin. »
— Romains 13:11

Volume XXVI | Berne, 8 juillet 1958 | Numéro 13

L'université, la moralité et la culture

L'universitaire moyen

IL Y A plus de dix ans, dans son ouvrage *The Meaning of a Liberal Education*, Everett Dean Martin, illustre éducateur américain, décrit de la façon suivante l'universitaire américain moyen. Nous citons: « C'est dans ce que l'on peut appeler les choses profondes de l'esprit que l'on constate que les études universitaires n'atteignent pas leur véritable but. Elles n'éveillent aucune passion intellectuelle profonde et ne cultivent pas l'habitude de penser par soi-même. L'universitaire partage les préjugés de la communauté. Il voue un culte au héros populaire du moment et fait preuve du même manque de jugement que les gens sans instruction. Il vote pour le même parti que ses voisins, est aussi intolérant qu'eux, et il attache la même importance au succès matériel que les illettrés. Son instruction n'a guère modifié ses convictions religieuses, sa philosophie sociale, son sens des valeurs morales ou son attitude générale à l'égard de la vie. De même que tous les gens imbus de leurs propres opinions et ayant un peu d'instruction, il juge trop vite, croit ce que d'autres croient, agit en mouton de Panurge, voue un culte au passé et idéalise le présent. » Parlant des résultats de divers sondages effectués dernièrement, Philip E. Jacob de l'université de Pennsylvanie, déclara lors de la douzième conférence nationale sur l'enseignement supérieur, que les universitaires sont « parfaitement contents et effrontément égocentriques; ils n'éprouvent pas le moindre désir de convertir d'autres personnes à leur point de vue. Ils n'ont aucun sens de leurs responsabilités politiques et, par surcroît, sont généralement des analphabètes politiques ». — *New York Times*, 6 mars 1957.

La tricherie à l'université

Il serait tout à fait normal de penser qu'étant donné le prix élevé des études supérieures, les étudiants s'efforcent de réussir par des efforts honnêtes. S'il faut en croire le nouveau livre de Philip E. Jacob, *Changing Values in College*, tel n'est pas le cas cependant. Cet éminent professeur déclare que « le niveau moral est généralement bas, la tricherie étant la règle plutôt que l'exception dans de nombreux établissements ». M. Jacob ajoute que « quarante pour cent des étudiants ou davantage dans un grand nombre d'établissements d'enseignement supérieur « recourent à la tricherie sans s'en excuser, sans même avoir le sentiment de mal faire ».

Aucun but moral

Dans son ouvrage *The Age of Conformity*, Alan Valentine écrit ce qui suit: « La conclusion s'impose que l'enseignement américain ne fait rien pour relever la société, mais qu'il se borne à l'instruire; qu'il ne préserve pas la véritable culture mais au contraire qu'il l'affaiblit. Chaque année, il sort des écoles et des universités américaines, des milliers d'hommes et de femmes compétents, à l'esprit vif, sûrs d'eux-mêmes, ayant la parole facile, larges d'idées et avertis. Mais celui qui voit plus loin que ces qualités attrayantes remarque que ces diplômés laissent beaucoup à désirer sous d'autres rapports tels que la discipline personnelle, le sens des valeurs, les principes moraux, la perspective historique et les connaissances exactes et profondes. »

La vraie culture

Dans son livre *Human Nature in the Bible*, William Lyon Phelps fait le commentaire suivant au sujet de la vraie culture: « On peut dire que toute personne qui possède une connaissance approfondie de la Bible est vraiment cultivée. Aucune érudition ou culture, aussi étendue et aussi excellente soit-elle, ne peut remplacer, parmi les Américains et les Européens, celle que l'on puise dans la Bible. La civilisation occidentale est fondée sur la Bible. Plus que tous les autres livres réunis, elle est la source de notre pensée, de notre sagesse, de notre philosophie, de notre littérature, de notre art et de nos idéaux. La Bible est une révélation à la fois de la divinité et de l'humanité, elle renferme les aspirations religieuses les plus élevées en même temps qu'un tableau franc de tout ce qui est terrestre, sensuel et diabolique. Je suis partisan des études universitaires tant pour les femmes que pour les hommes, mais je crois que la connaissance de la Bible sans études supérieures a bien plus de valeur que des études supérieures sans connaissance de la Bible. Dans la Bible, nous trouvons des pensées profondes admirablement exprimées; nous y voyons dépeinte plus fidèlement que dans les ouvrages de n'importe quel écrivain ou dramaturge moderne, la nature des hommes et des femmes, des jeunes gens et des jeunes filles. »

QU'EST-CE QUE LE Bahaïsme?

UN TEMPLE luisant à neuf faces situé à Wilmette (Illinois, Etats-Unis) fait l'orgueil d'un groupement connu sous le nom de bahaïs. Mais pourquoi justement un temple à neuf faces, à neuf pylônes, à neuf arches et entouré d'un parc à neuf côtés, à neuf avenues et à neuf entrées?

C'est que pour les bahaïs le chiffre neuf est sacré; il représente les neuf grandes religions du monde. Les bahaïs enseignent l'unité de toutes les religions; d'après eux, toutes les grandes religions sont d'origine divine et constituent les diverses «facettes d'une même vérité». C'est pourquoi, dans leur temple, ils symbolisent la fusion des religions par «la fusion d'un cercle dans un autre», ainsi que par les emblèmes des différentes religions.

Cette religion extraordinaire attache une grande importance à douze principes fondamentaux. Elle veut l'unité de l'humanité et soutient la recherche indépendante de la vérité; elle enseigne que toutes les religions ont un fondement commun; que le but fondamental de la religion est de favoriser l'harmonie et la concorde; que la religion doit marcher de pair avec la science et la raison; elle condamne toutes les formes de superstitions et de préjugés; elle veut l'égalité des droits et des privilèges pour les deux sexes; elle est pour la paix universelle et pour l'instruction universelle; elle préconise la solution spirituelle des problèmes économiques, l'adoption d'une langue internationale et l'établissement d'un tribunal international.

Pour les personnes que préoccupent les divisions politiques, religieuses et raciales du monde, de tels principes sont certes attrayants car il serait souhaitable que l'on adopte certains d'entre eux. C'est pourquoi le bahaïsme a réussi à se faire des adeptes parmi toutes les nations.

Le bahaïsme n'est pas un mouvement américain, il est d'origine persane et issu de l'islamisme. Son histoire remonte au babisme, doctrine professée par les disciples d'un certain Mirza Ali Mohammed. En 1844, celui-ci se proclama le Bab, c'est-à-dire la «Porte». Le Bab prétendait, entre autres, être «le Point primordial, générateur de toute chose créée, (...) le Visage de Dieu dont la splendeur ne s'obscurcira jamais, la lumière de Dieu dont l'éclat ne s'éteindra jamais». Les bahaïs considèrent le Bab comme une des nombreuses manifestations humaines de la divinité.

Pour eux, le Bab est «le Qa'im (...) promis aux chiites, le Mahdî (...) attendu par les sunnites, le Jean-Baptiste que les chrétiens espèrent voir revenir, l'Ushidar-Mah des écrits sacrés zoroastriens et l'Elie dont les juifs attendent le retour».

Deux ans après la mise à mort du Bab par un peloton d'exécution persan, un fanatique de ses partisans essaya d'assassiner le Chah. Cet attentat déclencha une vague de persécutions. On infligea aux babis des cruautés inouïes qui faillirent mettre fin au mouvement, lequel avait justement besoin d'un nouveau chef.

Le babisme trouva ce chef en la personne d'un partisan fervent du Bab, Mirza Hussem Ali. Celui-ci entreprit sa mission en 1853. Dix ans plus tard, il se proclama la nouvelle manifestation de Dieu, dans le jardin de Ridvan près de Bagdad. Il était un des vingt-cinq babis qui prétendaient être l'«Elu de Dieu», le «Promis de tous les prophètes», celui dont la venue avait été prédite par le Bab. Le titre de Baha Ullah, que lui conféraient les babis, signifie «la Splendeur de Dieu». Il abrogea les lois établies par le Bab et inaugura une ère nouvelle. Les babis lui vouaient la même adoration qu'ils avaient vouée au Bab.

Un homme aux multiples titres

En général, les hommes qui s'arrogent l'honneur d'être une manifestation de la divinité, ne sont pas modestes à l'excès, et Baha Ullah n'a pas fait exception à cette règle. En parlant de lui-même, il multipliait les superlatifs et acceptait des titres tels que: «Seigneur des Seigneurs», le «plus grand Nom», la «Beauté bénie», la «Plume divine», le «Nom caché», la «plus grande Lumière», le «très haut Horizon», l'«Océan sans limites», et bien d'autres encore. Quel contraste avec le Christ qui ne s'affublait d'aucun titre honorifique et s'opposait formellement au culte de la créature.

Les bahaïs croient fermement que Baha Ullah était l'incarnation du Seigneur des Armées d'Israël, le Christ revenu, le Krichna ou dixième incarnation de Vichnou, dieu hindou, le cinquième Bouddha et le Chah-Bahram des zoroastriens.

Il est intéressant de noter, parmi cette foule de titres conférés à Baha Ullah, celui que, d'après ses disciples, Jésus lui aurait donné, c'est-à-dire «le Prince de ce Monde». Il est vrai que Jésus déclara un jour: «Le prince du monde vient. Il n'a rien en moi», mais il faisait allusion à Satan, le grand séducteur, dont il dit à une autre occasion: «Maintenant a lieu le jugement de ce monde; maintenant le prince de ce monde sera jeté dehors.» — Voir Jean 14:30 et 12:31.

Il est peu probable que les bahaïs se laissent ébranler par ce fait car ils ne croient même pas à l'existence du mal ou d'esprits iniques. Selon eux, si un homme est mauvais, c'est tout simplement parce que le côté plus noble de son caractère n'est pas encore développé. Ils définissent le mal comme «le manque ou le moindre degré du bien, l'état de ce qui n'est pas encore développé».

Ce point de vue favorise les desseins iniques de «celui qui séduit toute la terre». (Apocalypse 12:9.) Baudelaire avait raison de déclarer: «La plus belle ruse du Diable est de nous persuader qu'il n'existe pas.» En effet, ceux qui ne croient pas à l'existence de Satan deviennent la proie facile de ses machinations. Ils se laissent duper par les vaines philosophies humaines et les prétentions de soi-disant prophètes. De tels hommes feraient bien d'ouvrir les yeux et de prêter attention à l'avertissement de Jésus nous mettant en garde contre les faux prophètes et les faux Christs qui s'élèveraient.

De même que d'autres agnostiques, les bahaïs considèrent que Dieu est indéfinissable et au-delà de notre compréhension. Ils ne croient pas qu'il est un Etre intelligent comme l'affirme la Bible. Pour eux, Dieu n'est qu'une force obscure et vague que l'on peut adorer uniquement par l'intermédiaire de sa «Manifestation». Cependant, les bahaïs nient qu'ils vouent un culte à la personnalité humaine de Baha Ullah. Au dire de J.-E. Esslemont, autorité bahaïe, ses condisciples adorent et prient «la gloire de Dieu manifestée à travers cette personnalité».

L'unité religieuse

Les bahaïs sont persuadés que leur cause donne à l'humanité de nouveaux principes moraux et de nouvelles vertus

qui finiront par assurer « l'unification organique et spirituelle de toutes les nations ». Afin d'atteindre ce but, le bahaïsme prêche la tolérance à l'égard de toutes les religions. Il enseigne que toutes les grandes religions sont d'origine divine et ne diffèrent que sur des points sans importance.

Pour les bahaïs, la religion est plutôt une philosophie qu'un mode d'adoration, et c'est là une grande erreur. Le devoir suprême de l'homme ne consiste pas, comme ils le prétendent, à « acquérir un bon caractère et à favoriser l'harmonie et la concorde », mais à vouer une adoration pure au Créateur. La vérité divine ne peut se propager par l'intermédiaire de religions qui dirigent l'adoration des humains vers d'autres dieux et qui exaltent les hommes.

Fanatisme

Bien qu'il n'y ait, semble-t-il, aucun fanatisme dans le bahaïsme contemporain, il n'en fut pas toujours ainsi comme en témoignent les deux exemples que nous nous bornerons à citer. Shoghi Effendi, chef actuel de la cause bahaïe, a écrit au sujet de Siyyid Ismaïl: « Incapable finalement de contenir l'océan d'amour qui inondait son âme, il (...) se rendit un jour aux rives du fleuve, sur le chemin menant à Kazimayn, accomplit ses ablutions, se coucha sur le dos le visage tourné vers Bagdad, et se trancha la gorge avec un rasoir. Puis il posa le rasoir sur sa poitrine et expira. » Cela nous paraît toutefois une façon bizarre d'exprimer son amour !

D'autres disciples de Baha Ullah voulurent lui témoigner leur amour de façon analogue mais il les en empêcha. Cependant, il ne désapprouva pas l'action d'Ismaïl car il déclara: « Jusqu'à présent, aucun sang aussi pur que le sien n'a été répandu sur la terre. » Baha Ullah ne pensait-il pas que le sang du Bab était aussi pur que celui d'Ismaïl? Et que dire du sang du Christ?

Le second exemple de fanatisme est celui de Nabil, collaborateur étroit de Baha Ullah pendant de nombreuses années. Quand son maître mourut, Nabil se suicida aussitôt en se noyant dans la mer. Si Baha Ullah était réellement une manifestation de Dieu, le miroir parfait de la vérité divine, pourquoi des disciples bien endoctrinés feraient-ils preuve de tant de fanatisme?

Le spiritisme

Comme ils le firent avec les peuples de l'antiquité, les esprits iniques persuadèrent les bahaïs que l'âme des trépassés survit à la mort et qu'elle peut entrer en communication avec les vivants. Baha Ullah écrivit que « l'esprit, après son départ, montera jusqu'à ce qu'il parvienne en la présence de Dieu ». Cette déclaration est cependant diamétralement opposée à ce que Dieu fit écrire par le prophète hébreu Ezéchiel, qui affirme sans équivoque que l'âme meurt. C'est ainsi que Baha Ullah contredit la Bible mais soutient les croyances superstitieuses des fausses religions du monde entier.

Parlant des communications avec le monde spirituel, Esslemont écrit: « Ceux dont les facultés spirituelles ne sont pas encore développées n'ont pas conscience de cette connexion vitale, mais à mesure que nos facultés se développent, la communication avec ceux qui sont derrière le voile devient rapidement plus consciente et plus définie. »

A l'instar de Saül, roi désobéissant de la nation d'Israël, les bahaïs cherchent à communiquer avec les prétendues âmes des trépassés. En réalité, ils entrent en contact avec des esprits iniques qui se font passer pour les défunts. Il est d'autant plus facile de les abuser qu'ils ne croient pas à l'existence de forces spirituelles malfaisantes. — I Chroniques 10:13, 14.

Esslemont prétend que le sectarisme est impossible au sein de la communauté bahaïe. Pourtant, « l'impossible » s'est produit car les divisions existent parmi les bahaïs. Tous ne se soumettent pas à l'autorité des corps administratifs connus sous le nom d'Assemblées spirituelles, ni à la surveillance exercée depuis Haïfa par Shoghi Effendi qui remplace Abdul-Baha, le fils de Baha Ullah. Ce qui s'est produit dans les autres religions, s'est produit au sein du bahaïsme; un groupe de bahaïs s'est détaché de l'organisation dirigée par Shoghi Effendi pour fonder une secte indépendante. Ce groupe travaille sous la direction de « la Fondation de la Nouvelle Histoire » et a créé un mouvement de jeunesse appelé « la Caravane de l'Est et de l'Ouest ».

Puisque le bahaïsme s'est montré incapable de maintenir l'unité dans ses propres rangs, comment pourrait-il assurer l'unité des autres religions et des nations?

On ne peut trouver la vérité en suivant ceux qui s'arrogent l'honneur d'être des prophètes. Dieu nous a fourni un guide sûr qui nous permet de discerner les paroles conformes à la vérité. Voici ce que déclare ce guide: « Bien-aimés, n'ajoutez pas foi à tout esprit (expression inspirée, *NW*); mais éprouvez les esprits, pour savoir s'ils sont de Dieu, car plusieurs faux prophètes sont venus dans le monde. » (I Jean 4:1). Puisque la Bible constitue ce guide sûr grâce auquel on peut éprouver les expressions inspirées, quoi d'étonnant que ceux qui ne sont pas de véritables porte-parole de Dieu rejettent ce Livre et qu'ils prétendent que leur révélation l'abroge. La règle qu'il convient de suivre est celle qu'énonçait le prophète Esaïe en ces termes: « A la loi et au témoignage! Si l'on ne parle pas ainsi, il n'y aura point d'aurore pour le peuple. » — Esaïe 8:20.

VISITONS NEW-YORK

Un village devient une ville gigantesque

EN 1626, quand un représentant de la Compagnie hollandaise des Indes occidentales acheta l'île de Manhattan aux Indiens, la petite colonie hollandaise établie à l'extrémité méridionale de l'île ne comptait qu'une trentaine de maisons. Cet homme était loin de songer qu'un jour ce petit village, appelé Fort-Amsterdam, deviendrait la ville la plus impressionnante du monde. En 1628, le village avait 270 habitants; aujourd'hui, il est devenu une ville gigantesque qui occupe une superficie de plus de 750 kilomètres carrés et dont la population s'élève à 8 000 000 d'âmes. En 1637, il fut rebaptisé Nouvelle-Amsterdam.

En 1664, Charles II d'Angleterre, qui convoitait le village ainsi que l'île sur laquelle il était construit, résolut de s'en emparer et d'en faire cadeau à son frère Jacques, duc d'York. La petite colonie et son gouverneur, Peter Stuyvesant, furent pris complètement au dépourvu par les navires de guerre anglais et les troupes coloniales de la Nouvelle-Angleterre. Nouvelle-Amsterdam dut capituler et, en l'honneur du duc d'York, les vainqueurs lui donnèrent le nom de New-York. Elle avait à cette époque environ 1500 habitants.

Aujourd'hui, les noms de certaines rues new-yorkaises rappellent l'époque héroïque. Wall Street, par exemple, était la rue qui longeait la palissade construite en 1653, lors de la première guerre anglo-hollandaise. Broadway était à l'origine une piste indienne que l'on élargit afin de permettre le passage des charrettes sortant de l'enceinte de la ville pour se diriger vers la partie septentrionale de l'île. Autrefois, un

ruisseau traversait Manhattan à hauteur de Maiden Lane, ainsi nommé parce que les jeunes Hollandaises empruntaient ce chemin pour venir faire leur lessive dans le ruisseau. Le soir, elles y flânaient avec leurs fiancés.

Bien entendu, Mill Street était l'emplacement d'un moulin, tandis que Marketfield Street conduisait au marché où les Hollandaises achetaient les tissus, la viande, le poisson et les légumes étalés sur les charrettes des marchands. Canal Street doit son nom au canal qui la traversait et Cherry Street était à l'origine une cerisaie. Stone Street était la première rue pavée. Signalons en passant que même les premiers colons avaient leur problème de la circulation. Il s'agissait en l'occurrence de la présence des nombreux porcs errant à leur guise dans les rues. En 1650, il y en avait tant que les charretiers ne pouvaient parcourir la ville qu'avec la plus grande difficulté.

En 1837, la circulation était devenue si intense que le piéton qui se hasardait à traverser Broadway, risquait sa vie. Un écrivain de l'époque donnait les conseils suivants sur la meilleure manière de s'y prendre: « Pour réussir cet exploit, boutonnez bien votre veston, assurez-vous que vos chaussures sont bien attachées et enfoncez votre chapeau sur la tête. Regardez simultanément à droite et à gauche afin de situer les carrosses et les charrettes qui sont en train de foncer sur vous, puis détalez à toute allure. »

A mesure que les années passaient, la population de New-York augmentait. En 1776, un an après le commencement de la guerre de l'Indépendance, elle atteignit 12 000 personnes. Ce fut cette année-là que l'armée britannique infligea une défaite à l'armée américaine lors de la bataille de Long Island. Les Anglais occupèrent New-York jusqu'en 1783.

En 1785, New-York devint la première capitale de la nation, établie en confédération. Quatre ans plus tard, ce fut dans cette ville que siégea le premier Congrès des Etats-Unis convoqué par le gouvernement prévu par la constitution.

La ville ne cessait de croître en grandeur et en importance. En 1835, elle avait déjà 270 000 habitants et pourtant seulement la sixième partie de l'île de Manhattan était couverte de maisons et de boutiques; le reste consistait en fermes et en jardins. Ce fut en 1835 qu'un terrible incendie détruisit quelque 654 bâtiments dans le voisinage de Pearl Street et de Hanover Square, faisant des dégâts pour environ dix-sept millions de dollars.

En 1898, Brooklyn Heights était le quartier d'habitation préféré des armateurs car de là ils pouvaient voir arriver et partir leurs navires. C'est précisément à cet endroit que les témoins de Jéhovah transférèrent leur bureau principal en 1909.

En vérité, il y a loin du petit village hollandais aux rues boueuses où erraient les cochons criailleurs, à la New-York contemporaine. Celle-ci a conservé toutefois de nombreux vestiges intéressants de son passé pittoresque. Le visiteur éventuel ferait bien de se familiariser avec son histoire afin de mieux apprécier comment New-York est devenue une ville gigantesque d'importance mondiale.

Aéroports et gares de New-York

Le voyageur venant de l'étranger et arrivant à New-York par la voie des airs atterrit sur un aéroport immense qui s'étend sur une superficie égale à la partie de l'île de Manhattan située au sud de la 49e rue. La piste mesure près de trois kilomètres de long et soixante mètres de large. L'avion roule sur le sol jusqu'à la nouvelle aérogare dont la construction coûta trente millions de dollars. Les bagages sont amenés dans ce beau bâtiment sur des bandes transporteuses; le voyageur reprend ses valises qu'il transporte sur un petit chariot spécial à un des nombreux comptoirs de la douane.

L'Aéroport international de New-York, une des portes des Etats-Unis, enregistre un mouvement de quatre millions cinq cent mille passagers par an.

Cet aéroport d'une superficie de plus de deux mille hectares, est le plus vaste du monde. La nouvelle Terminal City actuellement en construction occupe 265 hectares et coûtera, estime-t-on, entre 120 et 150 millions de dollars. Lorsqu'elle sera achevée, elle comprendra, outre la nouvelle aérogare avec ses ailes réservées au trafic international, sept aires de stationnement pour les appareils desservant les lignes intérieures, un beau parc de 90 hectares et un parking capable de contenir six mille voitures.

New-York possède deux autres grands aéroports. A celui de LaGuardia, situé à quelques kilomètres seulement de l'Aéroport international, les avions arrivent et partent comme autant d'abeilles allant et venant dans une ruche. Un appareil atterrit ou décolle toutes les deux minutes et demie! En 1956, cet aéroport enregistra un mouvement de 229 714 avions, tandis que près de 5 500 000 passagers s'y embarquèrent et y débarquèrent.

A la grande satisfaction des voyageurs réguliers, les autorités du port de New-York ont mis sur pied un projet visant à améliorer l'aéroport de LaGuardia, projet dont l'exécution coûtera plus de trente-deux millions de dollars. Les améliorations envisagées comprennent une nouvelle aérogare, de meilleures pistes, un parking plus vaste, un nouveau réseau routier et une tour de contrôle d'un demi-million de dollars. Les visiteurs à New-York apprendront avec plaisir que l'aéroport de LaGuardia est à quinze minutes seulement — en automobile — de Manhattan.

Le troisième grand aéroport de New-York, celui de Newark, est à vingt minutes de Manhattan en voiture. Il est plus ancien que les deux autres mais en 1953, on y éleva une nouvelle aérogare qui coûta 8 500 000 dollars, plus de quatre fois la somme dépensée pour le premier aéroport tout entier. Comme les deux autres, cet aéroport est toujours très mouvementé; plus de 2 000 000 de passagers y passent chaque année.

Ces trois magnifiques aéroports connaîtront une plus grande animation encore cet été lors de l'arrivée des milliers de témoins de Jéhovah qui assisteront à leur assemblée internationale au Yankee Stadium et aux Polo Grounds de New-York.

D'autres milliers de congressistes arriveront aux deux grandes gares de Manhattan, la Grand Central et la Pennsylvania Station. La première fut construite au début du siécle sur une vingtaine d'hectares. Aujourd'hui, elle est une des gares les plus mouvementées et les plus grandes du monde, avec un mouvement de quelque 550 trains par jour. En 1956, plus de cinquante-cinq millions de voyageurs y passèrent.

A dix pâtés de maisons de la Grand Central, la Pennsylvania Station donne sur la Septième Avenue. Plus animée encore, cette immense gare possède une salle d'attente de 90 mètres de long, 33 mètres de large et 45 mètres de haut. Le nombre d'arrivées et de départs s'élève à 711 trains par jour et le nombre de voyageurs à plus de soixante-six millions par an.

Puisque les trains entrent dans ces deux gares par des voies souterraines, il suffit aux passagers qui y débarquent de traverser quelques couloirs pour atteindre les quais du métro new-yorkais dont une ligne relie ces deux grandes gares avec le Yankee Stadium.

Les nombreux congressistes arrivant à New-York par autocar débarqueront aux divers terminus de la ville dont le plus grand est le Port Authority Bus Terminal, 41e rue. Il s'agit, en fait, de la plus grande gare terminus pour autocars du monde entier; sa construction coûta 24 000 000 de dollars. En 1956, elle enregistra plus de 1 500 000 arrivées et départs et 44 500 000 passagers. Un couloir la relie à une station de métro proche.

Ces grands aéroports et gares sont indispensables à la vie économique de New-York et au déplacement de ses habitants et de ses visiteurs. Ils compteront sans aucun doute parmi les souvenirs les plus vivaces des nombreux congressistes qui assisteront cet été à l'assemblée mondiale des témoins de Jéhovah.

Le plus grand port du monde

Lorsqu'un paquebot entre dans le port de New-York, les passagers se pressent près des bastingages pour avoir un premier coup d'œil de cette ville dont ils ont tant en-

tendu parler. Ils ne sont nullement déçus car le panorama est certes impressionnant. Les rives de cet immense port sont bordées de bassins et d'entrepôts. Une dizaine de kilomètres plus loin, les célèbres gratte-ciel de New-York se profilent sur le ciel. A gauche, dans la rade, la statue de la Liberté élève bien haut dans sa main droite le flambeau symbolique.

Le paquebot s'avance lentement, laissant à sa droite Governor's Island qui abrite le quartier général et la prison de la Première Armée américaine. Au-delà de cette île, on aperçoit Brooklyn Heights, où on avait envisagé, en 1789, d'établir la capitale du pays. Aujourd'hui, le siège international des témoins de Jéhovah est situé à cet endroit. Du pont du navire, on aperçoit ce bâtiment de neuf étages qui domine le port.

Le paquebot amarre dans le plus grand port du monde, étendu sur une superficie totale de 4000 kilomètres carrés et dont les rives se développent sur plus de 1000 kilomètres. Ses 200 débarcadères permettent l'amarrage de 400 navires à la fois. En 1955, près de 149 000 000 de tonnes de marchandises passèrent par ce port. La valeur en dollars de ce commerce, par tonne d'exportations, dépasse la moyenne de tous les autres ports des Etats-Unis. Soixante-dix pour cent de tous les voyageurs arrivant aux Etats-Unis par voie maritime, débarquent à New-York.

Tous les deux ou trois jours, un des grands transatlantiques célèbres arrive au bassin situé sur l'Hudson entre les 44e et 57e rues. A certaines époques de l'année, on peut voir plusieurs de ces géants des mers (qui mesurent de 200 à 300 mètres) amarrés côte à côte.

Environ dix mille navires franchissent chaque année l'étroite entrée (elle n'a que 1500 mètres de largeur) de ce magnifique port. En hiver, ils ne doivent pas craindre les glaces car on en voit rarement dans la rade. Le brouillard aussi est très rare.

En vue d'améliorer les installations du port marchand, on est en train de construire trois kilomètres de débarcadères sur la rive de Brooklyn, ce qui coûtera 85 000 000 de dollars; après leur achèvement, 25 pour cent du fret en provenance et à destination de l'étranger sera embarqué et débarqué à cet endroit.

Il paraît que la découverte de cet excellent port naturel remonte à 1524, quand le navigateur florentin, Giovanni da Verrazano, qui longeait le littoral vers le nord depuis la Floride, le trouva accidentellement. A partir de cette époque, de nombreux marchands commencèrent à s'en servir. En 1609, Henri Hudson vit les possibilités commerciales du fleuve qui porte son nom. Le rapport qu'il en fit à la Hollande fut le point de départ du commerce de fourrures entre ce pays et les Indiens. Depuis lors, le trafic maritime à New-York n'a cessé de croître au point qu'aujourd'hui il a atteint une envergure qui dépasse celle de tous les autres ports du pays.

Les visiteurs désireux de voir le port en auront une excellente occasion s'ils prennent le ferry-boat jusqu'à Staten Island. Le trajet, qui dure vingt minutes et ne coûte que cinq cents, permet aux passagers de découvrir un panorama magnifique du port même et de la partie méridionale de Manhattan avec ses gigantesques gratte-ciel, spectale inoubliable.

On peut également faire le tour de l'île de Manhattan en bateau. Lors de cette excursion de trois heures, on verra une bonne partie du port ainsi que les principaux édifices de New-York. Vers la fin du parcours, le bateau passe entre le Yankee Stadium et les Polo Grounds où les témoins de Jéhovah tiendront cet été une grande assemblée internationale. De là, il débouche de nouveau dans l'Hudson et regagne son bassin.

Que ce soit du pont d'un paquebot ou du toit de leur siège à Brooklyn Heights, que les congressistes contemplent pour la première fois le port de New-York, ils ne manqueront pas d'en être impressionnés. Ce qu'ils voient à l'heure actuelle cependant, ne peut être comparé avec les merveilles qu'ils verront à l'avenir.

Comment se déplacer à New-York

Beaucoup des délégués à l'assemblée internationale des témoins de Jéhovah qui aura lieu cet été à New-York, habitent de petites localités et, de ce fait, n'ont guère l'habitude des grandes villes. New-York leur semblera immense et sans doute auront-ils peur de s'y perdre. Leur première pensée en débarquant sera probablement: « Comment me diriger ici? De quel côté aller? »

Le meilleur moyen de déplacement est le métro dont trois lignes — la IRT, la IND et la BMT — desservent cette gigantesque agglomération, sous la direction de la régie des transports de New-York. Un plan affiché dans chaque station et dans chaque voiture, indique l'itinéraire des trains. Le voyageur qui désire un plan pour son usage personnel pourra en obtenir un gratuitement au Bureau du Tourisme et des Congrès situé en face de la gare Grand Central. De nombreux hôtels disposent également de ces plans pour leurs clients. Ou bien, il est possible d'acheter un plan combiné des rues et du métro de New-York à un des kiosques pour la vente des journaux. Ces plans sont très utiles au visiteur.

Le système des transports new-yorkais est excellent et beaucoup moins compliqué qu'il ne le paraît à première vue. On peut considérer Times Square comme le cœur de New-York et le visiteur ferait bien d'en faire le point de repère d'où il pourra se déplacer facilement dans toutes les directions. Les trois lignes du métro traversent ce point central ou passent tout près. Le visiteur désorienté pourra s'adresser au bureau de renseignements situé à côté du Times Building.

Pour se rendre au Yankee Stadium ou aux Polo Grounds, le congressiste pourra prendre la ligne IND de la Sixième Avenue dont la station est à une rue de Times Square. La rame portant l'indication « D » et allant dans la direction de la ville haute (*uptown*) s'arrête à proximité des deux stades. La rame qui va dans la direction opposée a son terminus à Brooklyn; la station de York Street est à deux rues seulement de l'imprimerie de la Watch Tower Society.

Le congressiste qui prendra la ligne IND de la Huitième Avenue pour atteindre les deux stades, devra changer et emprunter le train « D » à la 145e rue. S'il prend la direction de Brooklyn, il pourra descendre à la station de High Street qui est tout près du Béthel et de l'imprimerie de la Watch Tower Society.

La ligne IRT de Lexington Avenue passe par la gare Grand Central; la rame portant l'indication de « Jerome Avenue » s'arrête au Yankee Stadium. Pour se rendre à Brooklyn, le congressiste prendra n'importe quel express en direction de la ville basse (*downtown*) sauf celui qui porte l'indication de « South Ferry ». Il descendra à la station de Fulton Street et empruntera un souterrain qui mène vers la ligne IND. Au premier arrêt, le train de Brooklyn le déposera à proximité de l'imprimerie de la Watch Tower Society.

Le congressiste ayant emprunté la ligne IRT de la Septième Avenue et qui voudrait se rendre aux stades, devra changer à la 59e rue et prendre le train « D » de la ligne IND de la Sixième Avenue. Ou bien, à Times Square, il pourra prendre la rame qui fait la navette entre cette station et la Grand Central où il empruntera la ligne de Lexington Avenue. Il n'est demandé aucun supplément pour la correspondance. Si le congressiste veut visiter le Béthel, il prendra un train en direction de la ville basse portant l'indication de « New Lots » ou de « Flatbush ». L'arrêt de Clark Street est à quatre rues du Béthel.

Le meilleur moyen d'atteindre les deux stades par la ligne BMT, est de changer à la 34e rue et de prendre le train « D » de la ligne IND de la Sixième Avenue. Le premier arrêt du train BMT à Brooklyn, est à la station de Court Street, à dix minutes environ du Béthel.

Grâce à ces trois lignes de métro, on peut se rendre à n'importe quel endroit à New-York pour la modique somme de quinze cents. On peut même aller d'une extrémité à l'autre du réseau — une distance d'une cinquantaine de kilomètres — ou voyager dans n'importe quelle direction

pendant aussi longtemps qu'on veut, sans payer de supplément. Les divers quartiers de New-York sont également desservis par un excellent service d'autobus.

Que le congressiste préfère le métro, l'autobus ou l'un des 1200 taxis new-yorkais, il n'éprouvera aucune difficulté à se déplacer dans New-York, aussi les personnes peu habituées aux grandes villes ne devront-elles avoir aucune appréhension à ce sujet.

De notre correspondant au Honduras

D'ABORD et avant tout, c'est un homme, un homme remarquable doué des qualités requises d'un chef, d'une vitalité prodigieuse et d'une rare capacité de travail; un homme intelligent et perspicace dont le courage et la persévérance ont frappé l'imagination de ses compatriotes; un homme qui a atteint la présidence grâce à l'affection qu'il a suscitée dans le cœur du peuple qui l'a vu grandir et qui l'a vu travailler et lutter pour le pays qu'il chérit. Oui! Cet homme dont nous parlons est le nouveau président de la république du Honduras: le Dr Ramon V. Morales.

Ce sont cependant ceux qui l'aiment le plus qui appellent leur éminent président « le petit oiseau rouge », surnom qui semble peut-être peu flatteur à première vue. Certains pourraient même en déduire que le président est un personnage suffisant, poseur et agressif. Pourtant, rien n'est plus loin de la vérité. Ce sobriquet remonte à l'époque où Morales allait à l'école; ses camarades le surnommèrent *Pajarito* (petit oiseau) parce qu'il aimait siffler en travaillant. Le nom lui resta, et depuis lors, Morales est *Pajarito* pour ses intimes. Il est même devenu *Pajarito* pour la république qui a fait de lui son président aimé.

Ramon Villeda Morales naquit le 26 novembre 1908 dans la ville d'Ocotepeque, près de la frontière du Salvador. Elève bien doué, il fit de rapides progrès à l'école et ne tarda pas à obtenir — au Guatemala — sa licence ès sciences.

Le jeune Morales avait une soif insatiable de connaissances. Il ne se contenta pas de poursuivre ses études en médecine et en chirurgie, mais il écrivit des articles sur divers sujets médicaux et sociaux. Un jour, dans la ville de Santa Rosa de Copan, une plaque, portant son nom, apparut sur une maison. Le jeune Morales était devenu praticien; on l'appelait « Monsieur le Docteur », titre doux à ses oreilles. Le sentiment d'avoir réussi grâce à ses propres efforts et à son mérite le stimulait et, bien que très occupé, Morales voulait faire mieux encore, apprendre davantage.

En 1936, il épousa Alejandrina Bermudez Milla, docteur également. L'année suivante tous deux obtinrent une bourse pour faire des études en Allemagne. Ces études terminées, le Dr Morales et sa femme firent un grand voyage en Europe et au Cuba puis ils visitèrent les Etats-Unis et plusieurs pays de l'Amérique centrale avant de rentrer au Honduras.

De retour chez lui, le Dr Morales se remit à pratiquer la médecine, cette fois-ci à Tegucigalpa. Doué d'une vitalité presque illimitée et d'une prodigieuse capacité de travail, il se jeta à corps perdu dans diverses activités sociales, se distinguant comme organisateur de cercles pour la jeunesse et fondant des revues estudiantines. Bien qu'en 1932 déjà, il prononçât quelques discours en faveur du parti libéral, il n'envisageait nullement une carrière politique; rien n'était plus loin de ses pensées à ce moment-là. Il est vrai qu'à certaines occasions il s'intéressa à la politique mais pas assez pour être en vedette. Cependant, le peuple apprenait à le connaître et à l'aimer, et commençait à voir en lui un chef éventuel.

En 1948, on lui confia la tâche de réorganiser le parti libéral qui ne tarda pas à le choisir comme président. Dès lors, vu la popularité et l'activité de Morales, il était inévitable que ce parti le désignerait comme son candidat à la présidence nationale lors de son congrès de 1954.

Une âpre lutte s'ensuivit entre les « rouges » et les « bleus ». Signalons en passant qu'au Honduras le rouge est la couleur du parti libéral et n'a aucun rapport avec le communisme, tandis que le bleu représente le parti national. Une scission se produisit au sein de ce dernier créant un troisième parti dont les membres s'appelaient les *Reformistas*. Lors des élections, le scrutin révéla que Ramon Morales était indiscutablement le choix du peuple.

Toutefois, le Congrès ne parvint pas à réunir un nombre suffisant de députés pour accorder la présidence à Morales. Dans cette crise, Julio Lozano Diaz fut désigné comme président provisoire. Mais le peuple ne voulait pas Diaz, de plus, la situation politique et économique était critique et le nombre de chômeurs très élevé. Un malaise planait sur le pays tout entier. Finalement, une révolte éclata mais avorta. Une junte militaire prit le pouvoir et contraignit Diaz à démissionner. La crainte qui avait étreint la nation s'appaisait peu à peu et on libéra les prisonniers politiques. Une fois de plus, le nom de Morales fut mis en avant. Nommé ambassadeur aux Etats-Unis, il réapparut sur l'horizon politique.

Le 20 octobre 1957, le Honduras organisa de nouvelles élections générales pour choisir les membres du Congrès. Le parti libéral obtint une majorité de trente-

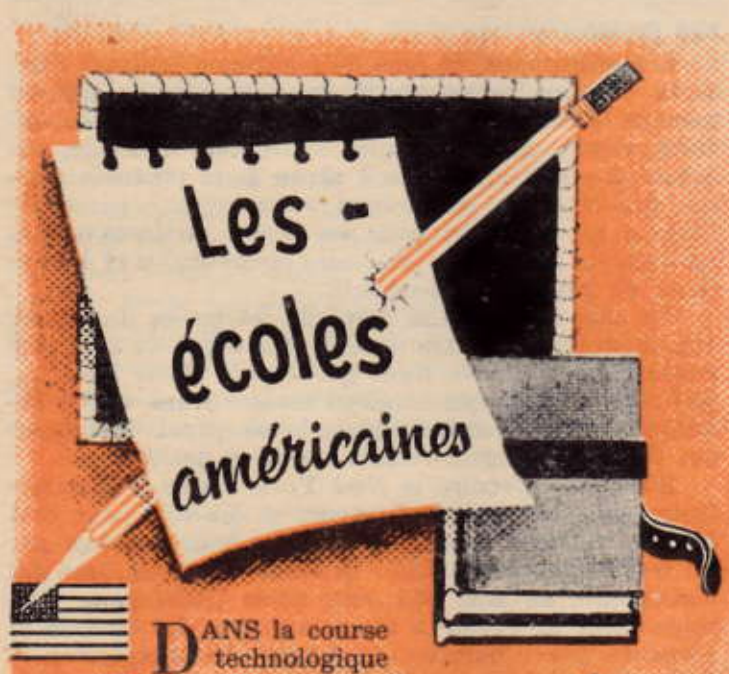
six sièges et proposa Morales comme président. Après plusieurs jours de manœuvres politiques, Morales fut élu à la présidence. Son investiture eut lieu le 21 décembre 1957.

La nation tout entière éprouvait un sentiment de fierté. Après des années de lutte et de tâtonnements, les Honduriens sont persuadés qu'ils ont à présent un chef qui les conduira tout droit vers une ère de stabilité, de prospérité et de paix. Ils sont extrêmement optimistes en ce qui concerne l'avenir. Contents de leur choix, ils pavoisèrent la rue dans laquelle habite Morales et érigèrent un arc de triomphe devant sa demeure.

L'investiture, qui eut lieu au Stade national, fut marquée par d'autres manifestations de triomphe. La fine pluie qui tombait pendant la matinée, ne réussit pas à refroidir l'enthousiasme du peuple. Le stade était archicomble, tous les Honduriens voulaient voir leur président bien-aimé. Ce fut un moment émouvant quand Morales fit son apparition, souriant et saluant la foule de la main. Il fut acclamé par les cris de *Viva! Viva! Viva! Pajarito!* et par un tonnerre d'applaudissements. De nombreux spectateurs se pressaient sur la pelouse pour saluer leur nouveau président. D'autres, sur les gradins, pleuraient de joie.

Ces acclamations enthousiastes furent suivies d'une prière puis le Dr Morales leva lentement la main droite pour prêter serment. Il jura fidélité à la république et à la constitution. Dans son discours d'investiture, il esquissa les améliorations envisagées dans les domaines de l'économie, de la santé publique, du travail, de l'agriculture et de l'instruction publique dans les régions rurales. Le Honduras subira une transformation systématique, affirma-t-il, grâce à de nouvelles méthodes, au courage et à la détermination de ses citoyens. Il s'engagea à ne tolérer aucun agissement malhonnête dans les milieux gouvernementaux et aucune persécution politique. Les pleins droits civiques seront accordés, promit-il, à tous les hommes désireux d'une vie meilleure. Il remercia la junte militaire d'avoir cédé la place au régime constitutionnel puis termina par ces paroles: « Dieu et le peuple hondurien connaissent bien sa sincérité et la légalité de notre désir. »

Le Honduras est en vedette sur la scène mondiale; les autres nations l'observent pour voir si le président Morales et son administration lui donneront la direction, le bon gouvernement, la prospérité économique et la paix réelle qu'il désire tant et dont il a un si grand besoin. L'avenir nous le montrera.



DANS la course technologique entre l'Est et l'Ouest, l'enseignement est devenu un facteur d'importance capitale car ce sont les écoles qui produisent les hommes de science indispensables pour gagner cette course. Aussi les deux blocs comprennent-ils la nécessité d'organiser leur système d'enseignement de façon à produire un plus grand nombre de savants hautement qualifiés.

La Russie a adapté son système d'enseignement à ses besoins scientifiques si bien qu'en juin 1957, 70 000 techniciens diplômés sortirent de ses écoles spécialisées. Les Etats-Unis n'en produisirent que la moitié.

C'est pourquoi les dirigeants américains s'inquiètent de l'avenir et examinent le système d'enseignement de leur pays d'un œil critique. Parlant lors d'un déjeuner offert aux journalistes par l'Association américaine des écrivains scientifiques, trois jours après le lancement du premier satellite russe, le Dr Elmer Hutchisson exprima en ces termes (rapportés par le *New York Times*) les sentiments des dirigeants des Etats-Unis:

« Si la jeunesse de notre pays n'apprend pas à apprécier l'importance de la science, le mode de vie américain aura tôt fait de disparaître, déclara hier le directeur de l'Institut américain de Physique. Les événements de ces derniers jours ont démontré que l'Amérique ne peut plus se permettre de penser qu'elle possède le monopole du savoir-faire. » (...) Le Dr Hutchisson ajouta que les Etats-Unis doivent faire une distinction entre la connaissance scientifique, sans cesse croissante, qui s'inculque grâce à une discipline rigoureuse, et l'« instruction affétée qui cherche à protéger les enfants contre l'inhibition de leur personnalité, — ou de leur paresse. »

Le Dr Hutchisson fait allusion à une question qui divise depuis longtemps les milieux scolaires aux Etats-Unis. Certains sont d'avis que l'instruction dans ce pays laisse beaucoup à désirer, tandis que d'autres prétendent que les enfants américains n'ont jamais été mieux instruits. De nombreux parents partagent l'un ou l'autre de ces points de vue. S'il en est qui condamnent les méthodes employées à l'heure actuelle, c'est parce qu'ils trouvent que leurs enfants ne font pas assez de progrès.

Le professeur William Kilpatrick, parlant en faveur des méthodes progressistes, déclara à ce sujet: « Selon de nombreuses estimations scientifiques très soigneuses, l'école progressiste enseigne la lecture, l'écriture et l'arithmétique, ainsi que les autres matières, de façon beaucoup plus efficace que les établissements qui se cramponnent aux anciennes méthodes. Bien entendu, il y a toujours des élèves qui ne réussissent pas dans les écoles primaire et secondaire. Cependant, l'instituteur moyen est beaucoup mieux formé qu'auparavant et l'élève moyen apprend mieux. Ceux qui prétendent le contraire ignorent volontairement le résultat des tests d'intelligence uniformisés. (...) L'enseignement doit vi-

ser surtout à former le caractère et non pas se borner à inculquer le savoir. »

Nombreux sont ceux qui estiment au contraire que le but principal de l'école devrait être de dispenser des connaissances et d'apprendre aux élèves à réfléchir, à raisonner et à étudier. Selon ces personnes, la formation du caractère vient en second lieu. Lorsqu'on a lu les rapports sur la criminalité et l'immoralité juvéniles, vous disent-elles, comment peut-on prétendre que l'enseignement moderne forme le caractère?

Un grand nombre de professeurs eux-mêmes ne sont pas satisfaits de la culture que donnent les écoles modernes. Ils constatent en effet la médiocrité des élèves des écoles secondaires qui entrent à l'université. Dans son ouvrage *The Restoration of Learning*, le professeur Arthur Bestor critique, sans mâcher ses mots, le système d'enseignement américain. Nous citons: « Le groupe d'éducateurs qui s'occupe actuellement de l'enseignement, a fait baisser de façon sensible le niveau des études dans les écoles communales. » Dans le *New York Times* du 8 septembre 1957, le même auteur souligna que d'après l'Office américain de l'Instruction publique, depuis 1915, le pourcentage d'étudiants inscrits aux cours d'algèbre, de géométrie, de physique et de latin, est en régression constante. Au dire de l'organisme précité, ce fait est dû à la tendance actuelle vers la pédagogie fonctionnelle.

Le professeur Bestor ajoute: « Ce commentaire est presque plus déconcertant que les chiffres. Il révèle avec une netteté effrayante l'attitude anti-intellectuelle d'un grand nombre d'éducateurs contemporains. C'est au nom de la « pédagogie fonctionnelle » que l'on abandonne l'étude des langues étrangères, alors que depuis 1934, les Etats-Unis entretiennent des relations beaucoup plus étroites avec les pays étrangers. (...) Il en va de même pour la physique et les mathématiques quoique notre puissance industrielle et militaire repose sur un fondement scientifique bien plus qu'en 1915. »

Les différences

Il existe des différences considérables entre les écoles américaines, aussi une critique qui s'applique à l'une ne s'applique pas à l'autre. Certaines d'entre elles, dotées de bons instituteurs qui utilisent des méthodes efficaces, donnent à leurs élèves une instruction solide, tandis que d'autres sont beaucoup moins favorisées. Ces différences sont dues au système scolaire aux Etats-Unis. Dans ce pays, les écoles, au lieu d'être sous l'autorité du gouvernement et soumise à un programme d'études uniforme comme elles le sont dans d'autres pays, sont régies par des autorités locales. Dans chaque localité, une commission scolaire établit le programme d'études et décide du genre d'enseignement à adopter: progressiste ou conservateur.

Un tel système est favorable aux expériences en matière d'enseignement; il met à la portée des élèves des matières nombreuses et variées et une instruction excellente pour ceux qui sont disposés à faire l'effort nécessaire à son acquisition.

Cependant, du point de vue pratique, certaines expériences se sont révélées peu satisfaisantes car elles ont produit les piètres résultats dont on se plaint à l'heure actuelle. Les membres du corp enseignant, contraints à se livrer à de telles expériences, cèdent souvent au découragement. On leur recommanda, par exemple, d'accorder une attention individuelle aux élèves et de ne pas se borner à donner un enseignement collectif. Pareille théorie serait peut-être applicable dans des classes de douze à quinze élèves mais les administrations veulent la voir mettre en application dans des classes trois fois plus grandes.

Lorsqu'un professeur doit enseigner sur une journée cinq grandes classes totalisant de 150 à 250 élèves, il lui est impossible de s'occuper de chaque enfant individuellement, il doit se borner à enseigner la majorité de son mieux. Bien souvent, il n'a même pas le temps de corriger les devoirs. En outre, en plus des cours, il est censé prendre part à certaines activités parascolaires. Dans de telles circonstances, il est pratiquement impossible d'appliquer la théorie de l'attention individuelle. En fait, l'instituteur ou le professeur porte un fardeau qui l'empêche de dispenser un enseignement approfondi.

Ecrivant dans le *Ladies' Home Journal*, une institutrice disait carrément sa façon de penser. Elle déclare que les instituteurs « s'embourbent parce qu'on leur demande l'impossible. (...) A mon avis, dit-elle, leur programme devrait être conçu de façon à leur permettre d'enseigner dans le sens réel du terme. Dans un bon système scolaire, l'institutrice digne de ce nom — pas plus que ses supérieurs — ne saurait être satisfaite de cours consistant à occuper les enfants par des travaux qu'elle n'aura jamais le temps de vérifier. De plus, elle ne devrait pas avoir dans sa classe les élèves faibles qui ne font que piétiner en attendant d'avoir l'âge de quitter l'école ».

Les problèmes

L'enseignement de plus de vingt-cinq millions d'enfants est une tâche gigantesque compliquée par un manque d'écoles et d'instituteurs qualifiés. Les efforts visant à obtenir une subvention fédérale ont échoué à maintes reprises à cause de la pression exercée par ceux qui voudraient réserver une partie de l'argent ainsi obtenu pour les écoles confessionnelles privées. En attendant, les écoles communales et les enfants en général, en pâtissent.

Le manque de fonds empêche les écoles de donner aux instituteurs un traitement plus digne de leur profession. Leur salaire n'est guère plus élevé, en effet, que celui d'un simple employé malgré leurs études supérieures et la lourde responsabilité qu'est l'éducation des futurs dirigeants et savants de la nation.

S'il faut en croire le *New York Times*, « soixante-treize pour cent des instituteurs et dix-sept pour cent des institutrices doivent augmenter leurs revenus par un travail supplémentaire. Quarante-six pour cent des instituteurs ne sont pas sûrs qu'ils choisiraient l'enseignement si c'était à recommencer ». Le traitement dérisoire, les conditions de travail décourageantes et les responsabilités écrasantes, ont miné le moral de nombreux instituteurs. Beaucoup d'entre eux quittent l'enseignement après quelques années.

Pareil état de choses n'encourage pas les étudiants à embrasser cette carrière. C'est pourquoi, les établissements pour la formation d'instituteurs sont devenus moins exigeants. Un professeur écrivait ce qui suit dans le *U.S. News & World Report* du 21 juin 1957: « De plus en plus, ce sont les étudiants les moins capables qui enseignent nos enfants. » Cela signifie qu'un nombre croissant d'instituteurs et d'institutrices sont peu qualifiés. La plupart considèrent leur profession uniquement comme un gagne-pain et attendent la fin de la journée avec autant d'impatience que leurs élèves. Dans ces conditions, comment les écoles peuvent-elles assurer aux enfants une instruction adéquate? Un état

de choses analogue règne parmi les administrateurs scolaires.

Le niveau des études baisse

Le fait d'avoir à enseigner des classes nombreuses composées d'enfants de capacités intellectuelles très variées, oblige l'instituteur à adapter ses cours au niveau de l'enfant moyen. De là la tendance à baisser le niveau des études, au grand dépit de ceux qui pensent qu'il faudrait au contraire maintenir ce niveau élevé et exiger des élèves de plus grands efforts. Le *New York Times* publia à ce sujet les déclarations de plusieurs membres du corps enseignant. Un professeur d'anglais déclara notamment: « Dans notre établissement de quelque 1400 élèves, le niveau des cours d'anglais a baissé de façon constante. » Une dame professeur de physique et de chimie abonda dans le même sens. « Je déplore cette tendance vers la médiocrité, dit-elle. (...) En baissant le niveau des études afin de les mettre à la portée des enfants d'intelligence moyenne ou en dessous de la moyenne, nous laissons en friche d'incontestables aptitudes et talents. »

Le système consistant à faire monter tous les élèves indistinctement dans la classe supérieure, n'a rien fait pour élever le niveau des études, au contraire. De nombreuses écoles prétendent que le fait d'être obligé de doubler une classe déçoit et décourage l'enfant et que par conséquent il vaut mieux ne jamais le recaler. Cependant, pareille façon d'agir ne peut manquer d'avoir un effet démoralisant sur les bons élèves. Pourquoi travailler dur, se disent-ils, quand ceux qui n'étudient pas montent quand même de classe? Comme ils n'ont aucun stimulant, ils ne déploient qu'un minimum d'efforts. Une enquête effectuée dans les écoles dont les élèves avaient obtenu le plus grand nombre de bourses, révéla que dans ces établissements, les enfants doivent travailler très dur, le niveau des études est élevé et les examens difficiles. Les instituteurs prennent leur tâche à cœur et mettent l'accent sur l'instruction elle-même plutôt que sur les méthodes d'enseignement. Les exigences sont draconiennes et les élèves doivent s'y conformer. Quant à l'habitude courante de recevoir même les mauvais élèves aux examens, le Dr Clarence Faust déclara à ce sujet: « On n'aide pas un enfant en fermant les yeux sur ses défauts et sur ses échecs ou en lui donnant un diplôme qu'il ne mérite pas. »

Des améliorations à apporter

Indiscutablement, il y a lieu d'améliorer le système d'enseignement aux Etats-Unis. Il faudrait élever le niveau des études, faire des classes plus petites, augmenter le traitement des instituteurs et améliorer la qualité de l'enseignement. On devrait exiger des élèves qu'ils travaillent sérieusement au lieu de leur permettre de s'en tirer avec un minimum d'efforts. Les écoles primaires devraient enseigner consciencieusement aux enfants à bien lire et à étudier; elles poseront ainsi un fondement solide pour leur éducation future. On ne devrait pas envoyer dans les établissements d'enseignement supérieur les élèves insuffisamment préparés ou peu doués. Le personnel enseignant ferait bien d'imposer une discipline plus stricte et les administrations devraient seconder les efforts dans ce sens.

Il serait peut-être utile de réorganiser complètement le système des classes et de grouper les enfants suivant leur âge mental plutôt que leur âge chronologique. Une telle solution résoudrait de nombreux problèmes posés par le système actuellement en vigueur. Dans son livre *The Restoration of Learning*, le professeur Bestor a esquissé un projet qui paraît pratique et qui semble répondre aux besoins des élèves tant sur le plan intellectuel que sur le plan social.

Toutefois, des améliorations importantes ne pourront être apportées sans la coopération des autorités gouvernementales et du public qui, en fin de compte sont responsables des résultats obtenus par les écoles. En effet, le public et le gouvernement possèdent l'argent et l'autorité nécessaires pour donner au pays de meilleures écoles produisant de meilleurs élèves.

Une civilisation matérialiste condamnée

« Notre civilisation est condamnée, a écrit le Dr Albert Schweitzer, parce qu'elle s'est développée avec bien plus de vigueur sur le plan matériel que sur le plan spirituel. » Le célèbre lauréat du prix Nobel de la paix poursuit: « Les découvertes remarquables qui nous rendent maîtres des puissances de la nature, ont révolutionné les conditions de vie tant de l'individu que de la communauté et de l'Etat. Nos connaissances — et partant, notre pouvoir — se sont à ce point étendues, que nous sommes en mesure d'améliorer infiniment, sous de nombreux rapports, les conditions de l'existence humaine.

» Mais dans notre enthousiasme pour la connaissance et le pouvoir, nous nous sommes formé une conception erronée de la civilisation. Nous surestimons les avantages matériels arrachés à la nature et nous méconnaissons la valeur réelle de l'aspect spirituel de la vie. Cependant, nous nous heurtons inévitablement aux dures réalités qui nous obligent à réfléchir. Elles nous enseignent avec une sévérité terrifiante qu'une civilisation qui développe le côté matériel aux dépens du spirituel, ressemble à un navire désemparé prêt à faire naufrage. » — *Kultur und Ethik.*

Gardez-vous de l'adultère « artificiel »

DEPUIS des millénaires, on a qualifié d'adultère toute épouse donnant naissance à un enfant engendré par un homme autre que son époux. Cependant, depuis la mise au point de l'insémination artificielle, réalisation de la science moderne, certains se demandent si l'on ne devrait pas reviser la définition séculaire du terme « adultère ».

L'année dernière, par exemple, grâce à l'insémination artificielle, des milliers de femmes mirent au monde des enfants dont leur mari n'était pas le père. Selon un commentaire à ce sujet, « aucune de ces épouses n'a été accusée d'adultère par son époux ». Au dire de nombreux médecins ainsi que d'autres personnes, l'insémination artificielle est « une thérapeutique utile et absolument morale ». Toutefois, la Bible avertit le chrétien: « Telle voie paraît droite à un homme, mais son issue, c'est la voie de la mort. » Voyons si l'insémination artificielle de la femme est une telle voie. — Proverbes 14:12.

Depuis quelques années, cette pratique devient de plus en plus courante un peu partout dans le monde. « Un nombre croissant de ménages veulent avoir des enfants de cette façon », affirme le Dr Irving F. Stein. S'il faut en croire un article paru dans la revue *Pageant* de février 1956, « au moins 50 000 naissances ont eu lieu aux Etats-Unis grâce à cette technique ». L'article poursuit: « D'après une autorité médicale, il y aurait 1500 à 2000 médecins, rien que dans les environs de Chicago, qui pratiquent cette technique. Puisqu'au moins 1 000 000 d'Américains mariés sont stériles — et beaucoup d'entre eux désirent des enfants — les chiffres précités ne paraissent pas exagérés. Au dire de Ritchie Davis, professeur de droit en séjour à l'université de Chicago, le nombre de naissances dues à la fécondation artificielle, serait en réalité de 50 000 à 200 000, rien qu'aux Etats-Unis. Il y a vingt-cinq ans, on n'en enregistrait que 200 pour le monde entier! »

Le Dr. John O. Haman, ancien président de l'Association américaine pour l'étude de la stérilité, déclara que nulle part aux Etats-Unis, l'insémination artificielle n'est considérée comme illégale. En fait, plusieurs Etats ont pris des mesures « en vue d'éviter que les enfants venus au monde de cette manière soient entachés de bâtardise ». Selon un rapport publié dans la presse, des commissions gouvernementales au Danemark, en Suède et en Norvège, sont d'avis que « l'on ne devrait empêcher aucune épouse scandinave d'être mère, même si elle ne peut avoir un enfant par son époux ». La même source d'informations déclare que les Danois vont même jusqu'à recommander que l'on autorise les femmes célibataires à avoir des enfants par insémination artificielle dans certaines circonstances exceptionnelles et à condition que ces femmes soient « d'une haute moralité ».

Devant l'attitude générale à cet égard, nombreux sont ceux qui se demandent quelle doit être celle du chrétien? La chrétienne peut-elle recourir à la fécondation artificielle? Cette pratique, est-elle moralement admissible si les deux époux y consentent oralement ou par écrit? Devrait-on qualifier la femme d'adultère, étant donné que la fécondation a lieu sans rapports charnels? L'enfant devrait-il être considéré comme illégitime si le mari l'accepte comme le sien?

Les chrétiens mûrs sont « ceux dont le jugement est exercé par l'usage à discerner ce qui est bien et ce qui est mal ». Ils ne se laissent pas influencer par l'opinion publique, les raisonnements et les principes de ce monde. La Parole de Dieu, la Bible, est leur guide et elle leur ordonne de s'abstenir « de toute espèce de mal », d'avoir « le mal en horreur » et de s'attacher « fortement au bien ». — Hébreux 5:14; I Thessaloniciens 5:22; Romains 12:9.

La Parole de Dieu condamne l'adultère comme une pratique inique, abominable, et la plupart des autorités en la matière reconnaissent que l'insémination artificielle est une forme d'adultère. En 1921, la cour suprême de l'Ontario (Canada) la définit comme telle. Le 13 décembre 1954, le juge Gibson E. Gorman, de Chicago, décida que l'insémination artificielle, « qu'elle soit pratiquée avec ou sans le consentement du mari, est contraire à la moralité et à l'ordre public et qu'elle constitue un acte d'adultère de la part de la femme ». Le juge ajouta qu'« un enfant ainsi conçu est né hors du mariage et par conséquent, il est illégitime ». Or il est defendu au chrétien de pratiquer l'adultère sous quelque forme que ce soit. — I Corinthiens 6:9–11.

En Angleterre, la commission royale du mariage et du divorce, recommanda récemment que la fécondation artificielle de la femme sans le consentement de son mari soit reconnue comme un motif de divorce car, en fait, en recourant à ce procédé, elle commet l'adultère. Un tel divorce est scriptural.

Et si le mari donne son consentement? La fécondation artificielle de sa femme serait alors un motif d'exclusion des deux conjoints de l'assemblée chrétienne. En effet, tous deux ont consenti à un acte immoral lequel est, en fait, un adultère. C'est exactement comme si le mari donnait son épouse à un autre homme et comme si la femme se donnait à un homme qui n'est pas son époux pour avoir par lui un enfant. Que le mari adopte cet enfant comme le sien ne change rien au fait qu'il a approuvé l'adultère commis par sa femme. Selon la loi donnée par Jéhovah à la nation d'Israël, la femme qui se détournait de son mari et qui se souillait en recevant le sperme d'un autre homme, était « en malédiction au milieu de son peuple »; elle devait être lapidée. — Nombres 5:12–28; Deutéronome 22:24.

Le fait que l'insémination artificielle permet à la femme de satisfaire son désir de maternité, ne justifie nullement cette pratique. Elle est abominable parce qu'elle viole l'exclusivité de l'union conjugale telle que Dieu l'établit. Nous lisons: « Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint. » En outre, elle détruit l'unité familiale que forment le père, la mère et l'enfant. En Suède, on autorisa un homme à donner son sperme pour la fécondation artificielle de la femme de son fils; il devint ainsi à la fois le père et le grand-père de l'enfant engendré. De plus, l'insémination artificielle est inique parce qu'elle constitue une tromperie; elle induit l'enfant en erreur quant à l'identité de son père. Sou-

vent, les parents vivent un mensonge car ils font passer l'enfant pour le fruit de leur union, leurrant ainsi les membres de leur propre famille et de la communauté. Dans certains pays, l'insémination artificielle permet aux femmes célibataires d'être mère sans se sentir coupables d'immoralité et sans payer le prix du mariage. — Matthieu 19:4-6.

Cette pratique produit d'autres fruits mauvais. On a connu des maris qui sont devenus « follement jaloux » du donneur inconnu du sperme. Des femmes ont été rongées de curiosité au sujet du donneur au point de « voler leur dossier à l'hôpital afin de connaître l'identité du père de leur enfant ». Le Dr August Mayer, gynécologue allemand, aurait déclaré « connaître des maris qui ont consenti à la fécondation artificielle de leur femme mais qui, plus tard, ont maudit le médecin pour avoir gâché leur mariage ». Par conséquent, l'insémination artificielle ne produit pas que le bonheur. — Matthieu 7:17-20.

La Bible contient assez d'avertissements à ce sujet, aussi les chrétiens ne se livreront jamais à une pratique qui déshonore Dieu de la sorte.

LES FEUILLES «domestiquées»

De notre correspondant au Libéria

LA MÉNAGÈRE en Afrique occidentale ne possède pas d'autoclave en acier inoxydable pour cuire ses aliments à la vapeur, mais elle a de quoi le remplacer. Quand le riz dans sa marmite en fer est presque cuit, elle le recouvre d'une feuille de bananier. Grâce à l'imperméabilité de cette feuille, le riz continue à cuire à l'étuvée jusqu'à ce que toute l'eau soit évaporée. Les pommes de terre se cuisent de la même manière dans très peu d'eau. Pour faire du pain indigène, la ménagère cuit à la vapeur, enveloppée dans une feuille de bananier, une pâte faite avec de la farine de manioc ou de riz et de la pulpe de banane.

Rien de plus pratique qu'une feuille de bananier pour transporter des aliments; c'est en fait un emballage imperméable qui remplit toutes les fonctions d'un sac en papier. Et si la ménagère est surprise en route par une averse, elle emploie une de ces mêmes feuilles en guise de parapluie.

Pour les toits des maisons, nul besoin de carton bitumé ou de tuiles. L'indigène couvre sa hutte avec des feuilles de bambou ou d'une autre plante lesquelles ont une largeur de vingt-cinq à cinquante centimètres.

Peu de ménagères indigènes peuvent se permettre d'acheter des tapis pour leur logis mais elles les remplacent avantageusement par des nattes de feuilles de palmier qu'elles tressent elles-mêmes. Comment protéger la maisonnée contre les sangsues voraces cependant, puisque le « plancher » consiste en terre battue? Elles connaissent une autre feuille laquelle, broyée et répandue sur le sol en dessous des nattes, tue les sangsues qui s'aventurent dans la hutte.

Les sangsues ne sont pas le seul fléau que l'on doit combattre en Afrique, il faut encore compter avec les moustiques. Ne possédant ni vaporisateur ni insecticide, la ménagère utilise une certaine feuille amère. Elle la brûle partiellement puis en place un peu partout dans la maison. Rien de plus efficace pour écarter les moustiques.

Les feuilles servent même à procurer de la nourriture. L'indigène garnit sa table de poisson grâce à des lignes et des filets de pêche très solides confectionnés avec des feuilles. Parfois aussi, il brûle une certaine feuille et la mélange avec des cendres qu'il place dans un filet fin. Il secoue celui-ci dans le ruisseau et la solution qui en résulte paralyse les poissons; ils viennent à la surface et il ne reste au pêcheur qu'à les prendre.

S'il préfère un plat de succulentes grenouilles, il pose des feuilles de bananier sur la surface de l'eau dans le coin d'un étang. Très tôt le matin il remue l'eau et les grenouilles effrayées sautent sur les feuilles glissantes. Avant qu'elles n'aient le temps de reprendre leur équilibre, le « chasseur » s'en empare.

Un membre de la famille tombe-t-il malade? L'indigène ne peut courir à la pharmacie mais il connaît de nombreuses feuilles aux propriétés médicinales. Certaines, séchées ou broyées, servent à faire des infusions, d'autres sont appliquées sur la partie malade du corps. Il y a des feuilles fébrifuges, et la feuille du goyavier combat la dysenterie. Les indigènes utilisent la feuille du haricot de Lima pour le traitement de la teigne tondante, la feuille du palmier pour les palpitations et la feuille du caféier pour la constipation. Une feuille à laquelle ils donnent le nom pittoresque de « feuille de la vie éternelle », est non seulement fébrifuge mais très efficace pour combattre la toux et la furonculose.

Non moins utiles sont les feuilles saponacées. Frottées l'une sur l'autre dans l'eau, elles produisent une mousse que la ménagère emploie pour sa lessive.

Certaines feuilles servent même l'amour. Le jeune amoureux fait sécher et broyer de ces feuilles et se frotte le visage avec la poudre ainsi obtenue qui donne à la peau une légère sensation de chaleur. La jeune fille, remarquant cette poudre sur le visage de son soupirant, sait qu'il brûle d'amour pour elle!

Les Témoins de Jéhovah prêchent par toute la terre

Nyassaland

LE NYASSALAND, petit pays agricole très pittoresque, est situé au cœur de l'Afrique. Les plantations de thé, de tabac et d'abrasin, appartenant aux Européens, emploient des milliers d'Africains tandis que d'autres milliers cultivent leur petit lopin de terre. Des villages africains s'établissent partout où il y a de l'eau.

L'Africain est encore esclave des nombreuses croyances et cérémonies — plus ou moins anciennes — de ses ancêtres. Il est particulièrement superstitieux en ce qui concerne la mort et la survivance de l'âme. Il n'est pas rare de voir au Nyassaland, des offrandes d'aliments et de boissons au pied d'un arbre; les indigènes espèrent ainsi apaiser les esprits errants des trépassés et éviter leurs malédictions.

La crainte d'amener un malheur, voire la mort, sur sa famille, gouverne bon nombre des actions de la femme attachée aux traditions de sa tribu. Il lui est interdit, par exemple, de saler les aliments qu'elle cuit, de peur de provoquer la mort de son mari. Le sel doit être ajouté à la nourriture par une tierce personne, de préférence un petit garçon, afin d'écarter le malheur et la mort.

Un témoin de Jéhovah qui avait pu passer un certain temps avec une personne de bonne volonté indigène, lui expliqua pourquoi le genre humain est sujet à la maladie et à la mort et que ces malheurs ne peuvent être ni provoqués ni conjurés par la façon de saler la nourriture. Après une longue discussion à ce sujet, il persuada cette femme de saler elle-même les aliments. Lorsque le mari rentra, tous se mirent à table. La femme avait si peur de voir son mari tomber mort, qu'elle avalait à peine quelques bouchées. Quel ne fut pas son soulagement quand elle vit son époux, qui ignorait tout de l'affaire, continuer son repas sans donner le moindre signe d'indisposition. Inutile de dire que ce fut pour elle la fin de ses superstitions.

De nombreux indigènes personnifient la maladie et la mort et ils pratiquent quantité de rites destinés à éloigner ces ennemis. Les témoins de Jéhovah aident ces humbles gens en leur faisant connaître ce que dit la Bible concernant la cause de la mort et l'espérance d'une résurrection. Un de ces témoins nous a écrit ce qui suit à ce propos: « Un agent de police m'invita à passer la nuit chez lui avec ma femme. Il voulait nous poser quelques questions, nous dit-il. Il commença en disant: « Les témoins de Jéhovah affirment que l'homme ne possède « pas une âme immortelle. Pouvez-vous me le prouver par la Bible? » Nous lui en avons montré les preuves dans son propre exemplaire de la Bible et il se déclara satisfait. Il demanda ensuite: « Lorsqu'on meurt, ne va-t-on pas au ciel? » La réponse lui fut donnée à l'aide d'autres versets bibliques. La discussion se prolongea tard dans la nuit. Le lendemain matin, cet homme convoqua ses amis et pendant deux heures il nous fallut réexaminer les mêmes questions. Tous nos auditeurs s'étonnèrent de constater que tout ce que nous leur disions se trouvait dans les Bibles qu'ils avaient apportées avec eux car les membres du clergé leur avaient dit que notre Bible est différente de la leur. A présent, notre bon ami n'a qu'un désir: se joindre à nous pour prêcher la bonne nouvelle. »

Le Nyassaland est peuplé non seulement de 2 000 000 d'Africains, de 7000 Européens et de 10 000 colons indiens, mais également d'une grande diversité de bêtes sauvages. Dernièrement, au début de l'après-midi, un témoin de Jéhovah roulait à bicyclette sur une route qui traverse la brousse quand tout à coup un lion et une lionne sortirent en gambadant des hautes herbes. Les deux fauves s'arrêtèrent net et dévisagèrent le témoin qui lui aussi s'arrêta et les regarda fixement. Il n'avait pas le choix d'ailleurs car en prenant la fuite il aurait encouragé les fauves à le poursuivre. Il attendit donc pour voir ce qu'ils feraient. Après ce qui lui sembla une éternité, les fauves reprirent leur jeu et disparurent dans la brousse. Sans perdre de temps, le témoin enfourcha sa bicyclette et partit à fond de train!

Un décès dans un village provoque un grand branle-bas. Les hommes battent du tam-tam et les femmes font entendre des lamentations déchirantes. Tous les villageois assistent aux obsèques, après avoir aidé à creuser la tombe et à fabriquer le cercueil. Dans certaines localités, l'enterrement est suivi d'un festin où les danses et les beuveries jouent un rôle important et où, à l'aide de diverses pratiques de sorcellerie, on essaie d'identifier la personne censée être responsable du décès. L'enterrement d'un témoin de Jéhovah fournit donc l'occasion de rendre un bon témoignage à une foule nombreuse et d'expliquer aux assistants la cause réelle de la mort et la véritable espérance de tous les humains.

Les moyens de communication en Afrique posent un grand problème; pour assister aux réunions ou prendre part à la prédication de maison en maison, on doit parcourir de longues distances à pied. De plus, les agglomérations urbaines sont rares, la plupart des régions sont presque exclusivement rurales.

Les deux films de la Watch Tower Society se sont révélés d'une grande aide dans l'éducation théocratique des indigènes car les projections ont eu sur la vie des nombreux analphabètes un effet beaucoup plus puissant que ne pourraient avoir tous les livres du monde. Pour la première fois de leur vie, les 14 000 témoins de Jéhovah au Nyassaland, ont pu voir l'activité de la société d'un monde nouveau dans toutes les parties du globe.

? CONNAISSEZ-VOUS LA RÉPONSE? ?

- Quelle connaissance irremplaçable donne la vraie culture? p. 3, § 4.
- Pourquoi le chiffre neuf est-il sacré pour les bahaïs? p. 4, § 2.
- Quel est le plus grand port du monde? p. 6, § 20.
- Pourquoi le niveau des études baisse-t-il dans les écoles américaines? p. 11, § 1.
- Qu'a dit le Dr Schweitzer sur le matérialisme? p. 11, § 6.
- Comment est-il possible de commettre l'adultère « artificiellement »? p. 12, § 2.
- Pourquoi la ménagère au Nyassaland craint-elle de saler les aliments? p. 14, § 3.

Anti-américanisme au sud du rio Grande

Le récent voyage du vice-président des Etats-Unis, M. Richard Nixon, en Amérique du Sud et la réception houleuse qui lui fut réservée dans certaines des capitales visitées ont révélé le malaise qui existe entre les pays sud-américains et leur voisin au nord du rio Grande. Critiqué en Uruguay, en Argentine, au Paraguay et en Bolivie, M. Nixon fut littéralement conspué au Pérou et au Venezuela. A Lima, le vice-président américain essaya d'expliquer cette hostilité par l'influence des communistes. Mais à Washington, on comprit que ces démonstrations ne peuvent être entièrement attribuées aux communistes. « A mon avis, déclara le sénateur Cooper du Kentucky, elles constituent le signe d'une animosité ouverte et persistante envers ce pays et sa politique. C'est plus qu'une manifestation communiste. Elles révèlent l'existence de griefs profondément enracinés. Il se peut que les pays latino-américains pensent que nous nous préoccupons de trop de l'Europe et de l'Asie et que nous avons oublié nos amis plus proches. » Le sénateur, ancien ambassadeur des Etats-Unis en Inde, donc bien familiarisé avec les problèmes des pays sous-développés, préconise une politique commerciale plus libérale entre les Etats-Unis et les Etats sud-américains. En effet, la plupart de ces derniers, quoique riches en ressources, ont grandement besoin de développer leur économie et cela exige des capitaux. Puisque les Etats-Unis sont le principal acheteur de leurs produits, les républiques sud-américaines s'estiment en droit de regarder vers leur grand voisin du nord pour trouver ces finances. Or, non seulement le gouvernement américain ne fournit pratiquement aucune aide officielle (50 millions de dollars par an pour les vingt pays au sud du rio Grande tandis que la Yougoslavie reçoit à elle seule 100 millions de dollars), mais sa politique fiscale a pour effet de décourager l'investissement du capital privé américain en Amérique du Sud. En plus de cela, la récession actuelle aux Etats-Unis a eu des répercussions immédiates sur l'économie de nombreux pays sud-américains. La diminution des importations américaines du plomb péruvien, du café brésilien et colombien, des métaux boliviens et de la laine argentine et uruguayenne a eu pour effet de réduire le prix de ces produits sur le marché international, lésant les finances déjà défaillantes des pays intéressés. Dans ces conditions, on comprend aisément que M. Nixon, venu leur rendre visite les mains vides, n'était pas particulièrement le bienvenu. Commentant l'échec de la tournée sud-américaine du vice-président des Etats-Unis, M. James Reston, correspondant à Washington du *New York Times*, écrivit: « M. Nixon n'est pas allé en Amérique latine avec une politique nouvelle et efficace pour résoudre les problèmes économiques qui inquiétaient ses hôtes. Il y fut envoyé pour remplacer une politique inexistante. (...) Le gouvernement espérait que les Sud-Américains se sentiraient tellement honorés par la visite du vice-président, qu'ils oublieraient leurs problèmes nationaux. C'est la tactique qu'utilisaient les Britanniques quand ils envoyaient le prince de Galles visiter les misérables régions minières du Royaume-Uni pour faire oublier aux mineurs leurs soucis ou quand ils envoyaient un membre de la famille royale en Afrique pour chatouiller les indigènes. Naturellement, cela n'a réussi ni avec les mineurs, ni avec les indigènes et la même façon de faire ne réussira pas avec les Latino-Américains non plus. » En effet, devant cette carence américaine, ces derniers sont incités de plus en plus à se tourner vers l'Union soviétique, laquelle, il va de soi, essaye d'exploiter cette situation au maximum. M. Vasily Kuznetsov, premier adjoint au ministre soviétique des affaires étrangères, vient de visiter plusieurs capitales sud-américaines en vue d'augmenter le commerce entre l'U.R.S.S. et ces pays. Peut-être les déboires de M. Nixon auront-ils appris au gouvernement américain que l'Amérique du Sud n'est plus la chasse gardée qu'elle a été jusqu'ici et que les visites de courtoisie ne suffisent plus. Il est même étonnant que les Etats-Unis, qui veulent à tout prix avoir une réputation d'anticolonialistes, aient recouru à une méthode qui s'inscrit dans la plus stricte tradition coloniale. Il est vrai qu'il y a plus d'une forme de colonialisme...

L'Espagne après Franco

Le dernier roi d'Espagne, Alphonse XIII, quitta son pays en 1931, année où la république espagnole fut proclamée, mais il ne renonça pas à son trône. Il mourut en 1941. Entre-temps, le général Franco était venu au pouvoir à la suite de la guerre civile qui mit fin à la république en 1939. Depuis lors, Franco a été le chef incontesté de l'Espagne et, comme pour tout dictateur, il y a eu beaucoup de spéculation quant à la forme de gouvernement qui lui succédera. En 1947, Franco proclama la loi de succession, qui rétablit le principe monarchique en Espagne. Depuis cette date, Franco gouverne ce pays en qualité de « régent » du royaume. L'industrialisation du pays depuis la guerre avec le développement parallèle du syndicalisme (et une laïcisation correspondante) avaient fait penser à certains observateurs qu'il y avait quelque espoir que la république réussirait à se restaurer en Espagne. Mais une récente déclaration de Franco, faite devant les Cortès (l'Assemblée nationale), ne laisse subsister aucun doute que, quant à lui, l'Espagne sera une monarchie où l'Eglise jouera un rôle prépondérant. Il affirma: « La forme politique de l'Espagne est une monarchie traditionnelle, catholique, sociale et représentative dans le cadre immuable des principes du Mouvement national. L'Espagne est une unité prédestinée dans l'univers. Le devoir sacré et la tâche commune de tous les Espagnols est de servir cette unité, d'assurer la grandeur et la liberté de la mère patrie. La nation espagnole considère comme un honneur suprême l'obéissance à la loi de Dieu, conformément à la doctrine de la Sainte Eglise apostolique, catholique et romaine, seule et véritable foi de la nation espagnole, dont s'inspirera la législation. » Maintenant, les Espagnols se demandent quel sera le roi choisi par Franco pour lui succéder comme chef d'Etat. Les bruits couraient que le caudillo favorisait le petit-fils d'Alphonse XIII, le prince Juan Carlos, qui a vingt ans et qui étudie actuellement à l'Académie navale espagnole. Mais dernièrement les pronostics ont viré en faveur du père de Juan Carlos, le prince Don Juan. Toutefois, quel que soit le choix du général Franco, il est permis de penser que le peuple espagnol aura peut-être son mot à dire. Et quant aux tendances de la classe ouvrière de ce pays, une enquête effectuée récemment par la H.O.A.C. (Fraternités ouvrières d'action catholique) parmi plus de quinze mille ouvriers de toutes sortes et de tous âges, a révélé que 89,6 pour cent sont anticléricaux, 54,7 pour cent n'ont aucune préoccupation d'ordre religieux, tandis que 41,3 pour cent sont nettement hostiles à la religion. Puisqu'il n'y a aucune raison de croire que l'organisme catholique qui a entrepris cette enquête ait délibérément « gonflé » ces statistiques, il semble que les idées que Franco se fait de l'Espagne diffèrent sensiblement avec celles du peuple espagnol. Reste à voir lesquelles prévaudront.

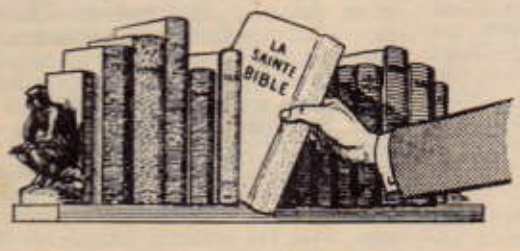
Quelques statistiques mondiales

L'Organisation des Nations unies vient de publier son dernier annuaire de statistiques internationales. L'ouvrage révèle qu'en 1956, la population du monde s'élevait à 2737 millions de personnes, contre 2652 millions en 1954 et 1810 millions en 1920. Depuis 1950, le nombre des habitants de la terre a augmenté en moyenne de 1.6 pour cent par an. L'Asie est de loin le continent le plus populeux, avec 1514 millions d'habitants, sans compter la population de l'Union soviétique qui s'élèverait à 200 millions. Loin derrière elle viennent l'Europe, avec 412 millions, l'Amérique du Nord et du Sud (374 millions), l'Afrique (220 millions) et l'Océanie, avec 15,1 millions. L'ouvrage ne signalent que deux pays où la population est en diminution: l'Allemagne de l'Est (0,8 pour cent en moins par an) et l'Irlande (0,5 pour cent en moins). En ce qui concerne l'aide accordée aux pays sous-développés ou peu développés, il est intéressant de remarquer l'effort consenti par la France dans ce domaine. En effet, des 4900 millions de dollars distribués sous forme de prêts ou de dons par les gouvernements, 2800 millions furent fournis par les Etats-Unis et 1410 millions par la France. Loin derrière elle viennent la Grande-Bretagne (400 millions), l'Australie (70 millions) et le Canada et les Pays-Bas (60 millions chacun). Cette partie du rapport ne donne aucun chiffre pour l'U.R.S.S., le montant de son aide à l'étranger n'étant pas exactement connu. Quant à l'activité économique du monde, en 1956, la production industrielle était supérieure de 225 pour cent à celle de 1938. L'augmentation des transports maritimes a été de 200 pour cent, des chemins de fer et des automobiles de 250 pour cent, et celle des transports aériens de 800 pour cent. Bref, il y a plus d'humains, développant plus de pays arriérés, produisant plus de biens matériels, voyageant plus loin et plus vite et qui, pourtant, ne sont pas plus heureux. Ne serait-ce pas parce que le monde n'a pas compris la sagesse de cette déclaration du Christ (Luc 12: 15-21, *AC*)? « Dans l'abondance même, la vie d'un homme ne dépend pas des biens qu'il possède. Puis il leur dit cette parabole: Il y avait un homme riche dont le domaine avait beaucoup rapporté. Et il s'entretenait en lui-même de ces pensées: Que ferai-je? car je n'ai pas de place pour serrer ma récolte. Voici, dit-il, ce que je ferai. J'abattrai mes greniers, et j'en construirai

de plus grands, et j'y amasserai la totalité de mes récoltes et de mes biens. Et je dirai à mon âme: Mon âme, tu as de grands biens en réserve pour beaucoup d'années; repose-toi, mange, bois, fais bonne chère. Mais Dieu lui dit: Insensé! cette nuit même on te redemandera ton âme; et ce que tu as mis en réserve, pour qui sera-t-il? Il en est ainsi de l'homme qui amasse des trésors pour lui-même, et qui n'est pas riche devant Dieu. »

Un laboratoire de l'espace

Le troisième satellite lancé par l'Union soviétique est un véritable laboratoire volant. Selon les commentaires faits par les savants américains, Spoutnik III contient autant d'instruments à lui seul que l'ensemble des satellites prévus par les Etats-Unis durant l'année géophysique en cours. En effet, avec un poids de 1327 kilos, le satellite russe pèse trois fois plus que Spoutnik II, seize fois plus que Spoutnik I, et cent fois plus que le plus lourd des satellites américains. Spoutnik III est en forme de cône, long de 3 m. 57 et large de 1 m. 73. Il tourne autour de la Terre une fois toutes les 105,95 minutes. L'apogée de son orbite se situe à 1860 kilomètres d'altitude et le périgée à 240 kilomètres, ce qui fait penser qu'il tournera dans le ciel pendant six mois environ. Hérissé d'antennes et truffé de hublots, Spoutnik III renferme 968 kilos d'instruments de précision dont le fonctionnement est coordonné par un cerveau électronique, lequel emmagasine les renseignements et déclenche le mécanisme des émetteurs qui les transmettent sur Terre lorsque le satellite survole certaines stations. C'est ainsi que les savants soviétiques espèrent recueillir de précieuses données sur la composition de l'atmosphère, la concentration des ions et le caractère des particules rencontrées dans l'ionosphère, la répartition des charges électriques sur le satellite, l'intensité des champs électrostatiques et magnétiques de la Terre et celle des radiations corpusculaires du soleil, la composition et les variations des radiations cosmiques, la répartition des photons (particules d'énergie lumineuse) et des atomes lourds dans les rayons cosmiques, le nombre des micro-météorites qui heurteront le satellite, et enfin les variations de température à l'intérieur et sur la surface du cône. Commentant le poids élevé de Spoutnik III, le correspondant scientifique du *New York Times* écrivit: « On pourrait se demander si les chiffres fournis par les Russes sont exacts et vérifiables. Oui, ils le sont. Nous pouvons « peser » ces satellites de même que nous avons pu peser la lune et d'autres corps célestes bien plus éloignés dans l'espace. En fait, nos astronomes ont « pesé » Spoutnik II et ont trouvé que, loin d'exagérer, les Russes ont plutôt eut tendance à parler en deçà de la vérité. » Il en tire la conclusion — de plus en plus évidente — que les Soviétiques ont une avance importante sur les Américains dans le domaine des fusées.



UN DON QUI VOUS EST OFFERT

Il y a environ 3500 ans a commencé la rédaction d'un livre qui ne fut achevé que seize siècles plus tard, trente-cinq hommes au moins ayant contribué à la composition de ce texte étonnant. Certains de ces écrivains reçurent des louanges pour y avoir participé, pour d'autres cette participation leur coûta la vie. Le livre en question est devenu la publication la plus diffusée de tous les temps. Il s'agit de la Sainte Bible.

Ce livre a toujours été regardé comme un chef-d'œuvre littéraire mais il est beaucoup plus, particulièrement à notre époque, car il a été prédit que certaines paroles de ce livre « seront tenues secrètes et scellées jusqu'au temps de la fin ». (Daniel 12:9.) Cela signifie que la Parole de Dieu est un don offert spécialement à nous qui vivons ces « derniers jours ». C'est aujourd'hui que le Récit sacré est révélé dans toute sa signification.

Mais êtes-vous au courant du message que contient la Bible? La lecture de la Bible est-elle dans vos habitudes? Rien ne pourrait vous être plus profitable. L'auxiliaire biblique « *Equipé pour toute bonne œuvre* » facilitera votre lecture de la Bible. Présenté sous forme de 70 « Leçons », il vous expliquera d'abord l'origine de la Bible, les preuves de son authenticité, sa préservation jusqu'à notre époque et quelques notions de géographie biblique. Ensuite, il vous donnera un résumé succinct de chacun des soixante-six livres qui composent les saintes Ecritures. Il contient, en outre, des cartes en couleurs et diverses tables chronologiques qui vous permettront de situer les événements bibliques dans l'espace et dans le temps.

Vous pouvez vous procurer ce précieux volume relié de 380 pages environ contre la modique contribution de 200 francs (25 fr. belges, 50 cents canadiens ou 2 fr. suisses). Ecrivez sans délai à l'une des adresses ci-après.

Association « Les Témoins de Jéhovah » 3, Villa Guibert, Paris XVI^e^,
(C.C.P. Paris 6072-27)

Veuillez m'envoyer le livre « *Equipé pour toute bonne œuvre* » pour lequel je verse .....

Nom ..... Rue et No .....

Ville ..... Département .....

Pour les pays suivants, veuillez écrire à « Watch Tower », aux adresses ci-après: BELGIQUE: 28, av. Gén. Eisenhower, Bruxelles 3 (C.C.P. 969-76); CANADA: 150 Bridgeland Ave., Toronto 19; SUISSE: 39 Allmendstrasse, Berne 22 (C.C.P. III 3319).